

d'originalité et de talent dont le peintre a fait preuve dans cette composition bizarre, se montrent plus tard sous une forme moins étrange.

Sur la terrasse ensoleillée, un trio d'honnêtes bourgeois, le père, la mère et leur « demoiselle », est attablé. Les fleurs brillantes, les caisses d'oranger, le chien fidèle, font cercle autour de l'heureuse famille. La table du déjeuner finissant a été abondamment servie, le ciel est bleu, leur cœur est pur, et ils s'ennuient effroyablement.

« Retirés des affaires » ! Pauvres gens ! ils ont travaillé vingt ans, trente ans, dans quelque boutique du vieux Paris, marchands de bonnets de coton ou de pendules en albâtre, suant, peinant, geignant après ce jour tant désiré qui s'est un matin levé pour eux, après fortune faite.

Ils ont eu la maison de campagne, la terrasse donnant sur le point de vue, les fleurs du parterre et les fruits du verger, la table rustique et la boule de verre étamée qui vous rend ridicule rien qu'à la regarder. Ils ont tout cela, et la mélancolie les obsède.

Leurs traits sont tirés, pendants, flétris, la jeune fille a du vague à l'âme, le père est accablé, la mère bâille et s'endort, et la maison elle-même, si blanche et si coquette, la maison que l'on voit dans la boule étamée, se courbe aussi d'ennui, comme à demi pâmée.

Cela rappelle les tableaux de Biard, qui ont réjoui une génération qui achève de disparaître, ce n'est pas du grand art, mais une scène de mœurs, fort spirituellement traitée par M. Coeylas.

Dans un genre beaucoup plus sérieux, *Le Printemps*, de M. Pascal Blanchard, est un grand paysage carré, bosquet mystérieux et verdoyant, où, sur un tertre couvert de mousse, émaillé de paquerettes nouvelles, deux adolescents,